Débuts pédagogiques [suite]

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique**

Band (Jahr): **38 (1909)**

Heft 6

PDF erstellt am: **29.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-1039382

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

XXXVIIIe ANNÉE. N° 6. 15 MARS 1909.

Bulletin pédagogique

Organe de la Société fribourgeoise d'éducation

ET DU MUSÉE PÉDAGOGIQUE DE FRIBOURG

Abonnement pour la Suisse : **3 fr.** — Pour l'étranger : **4 fr.** — Prix du numéro : **20 ct.**
Prix des annonces : **15 ct.** la ligne de 5 centimètres. — Rabais pour les annonces répétées.

Tout ce qui concerne la Rédaction doit être adressé à **M. J. Dessibourg,** *Directeur de l'Ecole normale,* **Hauterive-Posieux.**
Pour les annonces, écrire à *M. J. Crausaz, 4, rue Grimoux, à Fribourg,* et, pour les abonnements ou changements d'adresse, à l'*Imprimerie Saint-Paul, Avenue de Pérolles, Fribourg.*

SOMMAIRE : *Débuts pédagogiques (suite). — Les sacrifiés. — Projet d'appendice grammatical pour le livre du Degré moyen (suite). — Le cognac ferrugineux. — Comment peuvent s'enseigner les règles d'accord des participes. — Echos de Bulle. — Bilan géographique de 1908. — Echos de la Presse. — Bibliographies. — Chronique scolaire. — Avis.*

DÉBUTS PÉDAGOGIQUES

I. A MARSILLENS

(Suite.)

16. Vie solitaire.

L'on se souviendra que chez le couple Blanchard j'avais la pension et le logement, ce qui n'était pas le cas chez Perreyre. Cela nécessita un changement radical dans mon existence : force me fut d'établir domicile à la « Maison d'école ». Mais comment m'y prendre? La maison d'école n'était pas un hôtel garni ; et moi, je n'avais ni lit, ni meubles, ni quoi

que ce fût pour monter un appartement, ni même une chambre de garçon. L'objet le plus indispensable, c'était un lit. Donc j'empruntai provisoirement un lit : chez qui? Je ne le sais plus. Sans tarder, j'en fis confectionner un tout neuf et de première qualité dans le magasin Nigg, à Romont. Matelas, sommier, duvet et le trousseau de linge nécessaire avec une belle couverture mauve émaillée de fleurs, tout cela me revint à 160 ou 180 fr., que je payai par rates réguliers, si bien qu'au bout de neuf mois, je pouvais nommer mien un beau lit complet dans lequel je dormais comme un bienheureux!

Et les meubles?! Oh! les meubles ne me coûtèrent pas un sou. Outre mon lit, je n'avais besoin que d'une table me servant de secrétaire, et d'un siège quelconque : minimum d'ameublement que j'installai au fond de ma vaste chambre, entre le pied de mon lit et le poêle en molasse. Ayant, par hasard, fait la découverte d'un vieux volet dans l'étable déserte, j'en fabriquai une table, en fixant l'un des côtés à la paroi; le côté parallèle était soutenu par deux pieds grossièrement travaillés. Dans la petite chambre contiguë, me servant de réduit, il y avait une vieille chaise boiteuse; je la remis en état et elle me servit à merveille. Mon ameublement était complet, quoique ne garnissant encore que le fond de mon immense salon; la partie antérieure restait littéralement vide. Mais en fallait-il davantage pour vivre heureux? J'étais riche en comparaison du Sauveur, Lui, qui n'avait pas même où reposer sa tête.

Cependant il me restait encore une tâche importante à accomplir : d'abord pour la décoration de mon salon, puis pour me soustraire aux regards indiscrets des passants pendant mes veillées. A cet effet, je fis confectionner pour mes quatre fenêtres autant de paires de rideaux blancs, dont j'écartais le bas le jour et que je fermais la nuit. Ces jolis rideaux, blancs comme neige, donnaient à mon domicile, au dedans et au dehors, un certain air d'élégance et d'aisance. Enfin, l'emblême du chrétien ne devant pas faire défaut dans ma solitude, je me procurai un modeste crucifix que je plaçai devant moi, sur *mon secrétaire;* puis, pour couronner le décor religieux, je collai à la paroi, au-dessus du signe rédempteur, l'image de mon patron, saint Nicolas. Enfin, à côté de la porte était suspendu un bénitier en porce-

laine blanche, qui eut, comme on va le voir, un sort tout à fait tragi-comique.

Ma solitude n'était pas si rigoureuse qu'on pourrait le penser. J'avais assez souvent des visites d'amis, entre autres celle du *fruitier*, mon voisin Jacques Cueillet, ainsi que celle du maître-chantre au lutrin, Maurice Bartou, jeune homme intelligent, au caractère droit et loyal, plein de cœur et à moi particulièrement sympathique, dévoué qu'il était, en sa qualité de conseiller communal, aux intérêts de l'école.

Or, un soir que l'on se racontait des bourdes et qu'on était en veine d'espiègleries : « Je parie, me dit mon ami Maurice, que si vous vous placez à une certaine distance de la porte de façon que l'axe prolongée de vos deux épaules tombât perpendiculairement sur le bénitier comme point de mire et que, dans cette position, vous y lanciez de la main droite un soulier ou une pantoufle, je parie, dis-je, que vous le manquerez. — Faudra voir, répartis-je d'un air sceptique ; il n'y a qu'à en faire l'essai. » Je me mets donc en position, je lance un soulier de la main droite qui, par devant ma poitrine, devait décrire un arc, si bien que le projectile allant frapper la porte bien loin à gauche du point de mire, je le manque, à la plus grande satisfaction de mon ami. « C'est à moi », fit-il alors, loin de croire à un succès. Il prend le soulier, vise et règle si mathématiquement le mouvement de son bras, qu'il atteint le bénitier en plein et le fait voler en éclats. L'année dernière encore, M. Bartou m'écrivait à cinquante ans de distance de cet innocent épisode : « Je pourrais casser encore bien des bénitiers. »

Le fromager, mon voisin le plus proche, était fréquemment mon hôte, comme aussi moi le sien, à la fromagerie, située à vingt pas de l'école.

J'éprouvais un charme tout particulier à observer les différentes phases de la fabrication du fromage, à considérer cette immense chaudière ventrue pleine du délicieux liquide blanc, suspendue sur un foyer ardent, d'où les joyeuses flammes partaient de tous côtés en pétillant et enceignant l'énorme ventre de la chaudière comme dans une rose de feu. Cela m'intéressait de voir le fromager remuer son caillot avec un grand moulinet, d'assister ensuite à l'importante opération qui consiste à extraire du vase en cuivre le caillot durci en petits globules, au moyen d'une nasse attachée par deux

coins au cou de l'artisan ; de lui voir déposer sa lourde capture dans un moule rond, où la substance caillée va être mise sous presse, épurée et prendre sa forme définitive.

L'heure la plus attrayante de la fabrication du fromage est, sans contredit, celle du soir, où les flammes vacillantes du foyer éclairent fantastiquement la cuisine. C'est surtout à cette heure que le « fruitier » a le plus de spectateurs : paysans de tout âge, qui apportant le lait du soir à la fromagerie et qui, savourant leurs pipes, forment un cercle autour de l'âtre en feu, et s'entretiennent à leur façon sur les sujets les plus variés de la vie champêtre, sur leurs propres expériences et la politique du jour.

Le fromager Cueillet, au corps trapu, visage rebondi, gros yeux saillants de grenouilles, n'en était pas moins un jeune homme intelligent, doublé d'un esprit ambitieux et spéculateur. Conscient des lacunes que présentait son instruction, il profitait de toutes les occasions pour acquérir des connaissances utiles. Même il aimait à parler « philosophie », entretiens d'où se dégageait, de la part du fruitier, une forte dose de scepticisme et de voltairianisme, phénomène qui n'est pas si rare qu'on le croit dans les sphères du monde champêtre. Esprit mercantile, travailleur et entreprenant, Jacques Cueillet parvint plus tard à établir un grand et florissant commerce de fromage à Fr., et à faire des affaires considérables en France et en Italie. Le pauvre homme mourut subitement en voyage, en chemin de fer. Dieu le mette en gloire !

(A suivre.)

LES SACRIFIÉS

Nous pouvons dire aujourd'hui, avec une infinie satisfaction, qu'aucun des enfants de la patrie fribourgeoise n'est privé du bienfait précieux de l'instruction. Par suite de la création de classes spéciales pour les sourds-muets, les aveugles, les enfants intellectuellement anormaux, tous les déshérités de la nature, même les plus maltraités, bénéficient de la sollicitude paternelle de ceux qui président à l'éducation de la jeunesse. Aujourd'hui, l'école s'ouvre pour tous sans exception, pour l'esprit le plus fermé comme pour le mieux doué, pour le plus pauvre comme pour le plus riche. Toutes ces *jeunes espérances*